



ASSOCIATION FAMILIALE DE LA MAISON BIOLLEY

Les Biolley et la révolution industrielle

Tanguy de Biolley

Janvier 2006¹

¹ Je tiens à remercier Marc Simonis pour les commentaires et compléments d'information qu'il a eu l'amabilité de me transmettre à l'issue de la lecture d'une première version de cet article. Suite à la première édition de janvier 2006, Pierre de Grand Ry m'a fait parvenir une série de commentaires et apporté des précisions sur plusieurs points. J'ai également bénéficié du regard critique et professionnel de ma belle-fille Coralie et ma fille Oriane, toutes deux historiennes. Bien entendu, je suis seul responsable des erreurs et imperfections.

LES BIOLLEY ET LA RÉVOLUTION INDUSTRIELLE

Lors de mes études aux Facultés de Namur, le professeur Pierre Lebrun² dont je suivais les cours avait attiré mon attention sur le rôle de notre famille dans la révolution industrielle. Historien et économiste, Pierre Lebrun a acquis une réputation internationale pour ses recherches sur la révolution industrielle et les enseignements qu'on peut en tirer pour la théorie de la croissance économique. Après une thèse de doctorat sur l'industrie de la laine à Verviers au XVIIIe et au début du XIXe siècle, il a poursuivi une carrière académique et a fondé et dirigé le centre de recherches « Histoire quantitative et développement » de l'Université de Liège. Economiste moi-même et professionnellement intéressé par les problèmes de croissance et de développement, j'ai lu régulièrement ses nombreuses publications et celles de son école. Ces travaux ont évidemment un cadre beaucoup plus large que notre histoire familiale et j'ai eu l'envie d'en faire une compilation mettant en évidence le rôle des Biolley dans la révolution industrielle.

Tanguy

2 Deux professeurs Lebrun, sans autre lien que leur homonymie, se sont intéressés à notre famille dans le cadre de leurs recherches. L'historien Pierre Lebrun de l'Université de l'Etat à Liège, auteur d'une thèse de doctorat sur l'industrie de la laine à Verviers, publiée en 1948, et fondateur du Centre de recherches "Histoire quantitative et développement" de l'université de Liège, dont je cite les travaux dans cette note. Le neuro-linguiste Yvan Lebrun de l'Université Libre de Bruxelles, qui après son éméritat s'est attaché à retracer l'histoire de la seigneurie de Champlon dont Jean François Biolley fit l'acquisition en 1805 (Y.LEBRUN: *Les Ducs d'Arenberg et Champlon-Famenne*, Weyrich Edition & Communication) et qui fut achetée en 1834 par les d'Arenberg.

Table des matières

LA RÉVOLUTION INDUSTRIELLE.....	1
D’OÙ VENAIENT-ILS ?.....	2
POURQUOI VERVIERS ?.....	3
QU’ONT-ILS RÉALISÉ ET QUELS FURENT LES INGRÉDIENTS DE LEUR RÉUSSITE ?.....	4
L’ACCÈS AUX RESSOURCES NATURELLES	7
LE SENS DE L’INNOVATION TECHNOLOGIQUE ET LA CAPACITÉ D’EN ASSUMER LE RISQUE.....	9
UNE AFFAIRE DE FAMILLE.....	14
UNE VISION INTERNATIONALE, COSMOPOLITE.....	17
LA PRISE DE RESPONSABILITÉS PUBLIQUES ET LA PERCEPTION DES ENJEUX SOCIAUX.....	19
COMMENT CELA S’EST-IL TERMINÉ ?.....	21
CONCLUSION.....	22
SOURCES BIBLIOGRAPHIQUES.....	23

La révolution industrielle

Elle est née en Angleterre dans le dernier quart du XVIII^e siècle avec l'introduction des machines textiles dans les industries du coton et de la laine du Lancashire et est caractérisée par l'apparition de la division du travail, l'innovation technologique et la mécanisation. La révolution industrielle belge fut la seconde au monde mais la première sur le continent, suivant de très près l'anglaise. Elle a été précédée d'une longue période de gestation amorcée dès le XI^e siècle avec le développement progressif d'activités industrielles dans le cadre corporatif. A partir du XVI^e et surtout du début du XVII^e siècle apparaît une phase de « proto-industrialisation »³. Celle-ci est caractérisée par un type d'industrie dont les produits sont exportés hors de la région et à l'étranger. La première grande industrie d'exportation fut la draperie, qui s'était développée en Flandre, dans la principauté de Liège, à Valenciennes et à Maubeuge. Au cours de la proto-industrialisation les modes de production changent. D'abord activité complémentaire de paysans à qui elle procure un complément de revenu, la préparation et la fabrication de produits textiles devient une activité à temps plein souvent dirigée par les marchands des villes. Le développement de ces « industries à domicile », la recherche de débouchés extérieurs et la commercialisation des surplus agricoles entraînent une complémentarité entre paysannerie se livrant à des activités industrielles, marchands fabricants, et grands propriétaires fonciers. Les deux dernières catégories purent au cours de la proto-industrialisation constituer les réserves de capital qui servirent à la révolution industrielle⁴. A l'issue de ce long cycle, la révolution industrielle proprement dite est une transformation radicale et rapide – les historiens la situent entre 1777 et 1850 – des modes de production économique et d'organisation sociale. A son terme le modèle dominant est devenu la société industrialisée urbanisée telle que nous la connaissons encore aujourd'hui.

Les Biolley ont fait partie du groupe restreint d'entrepreneurs qui ont été les grands acteurs de cette mutation et en ont façonné les premiers développements. Ils sont arrivés à Verviers en 1725, c'est-à-dire dans la phase de « proto-industrialisation »⁵. Très rapidement ils vont dominer, avec les Simonis et, dans une moindre mesure les Grand'Ry, auxquels ils seront unis par plusieurs mariages et des intérêts communs, l'oligarchie industrielle verviétoise qui concentre l'activité économique, la fortune et l'influence dans la conduite des affaires de la ville⁵. Leurs nombreux établissements (cf. figures 1 à 4) seront le creuset et les premières manifestations de l'ordre économique nouveau qui va se mettre en place.

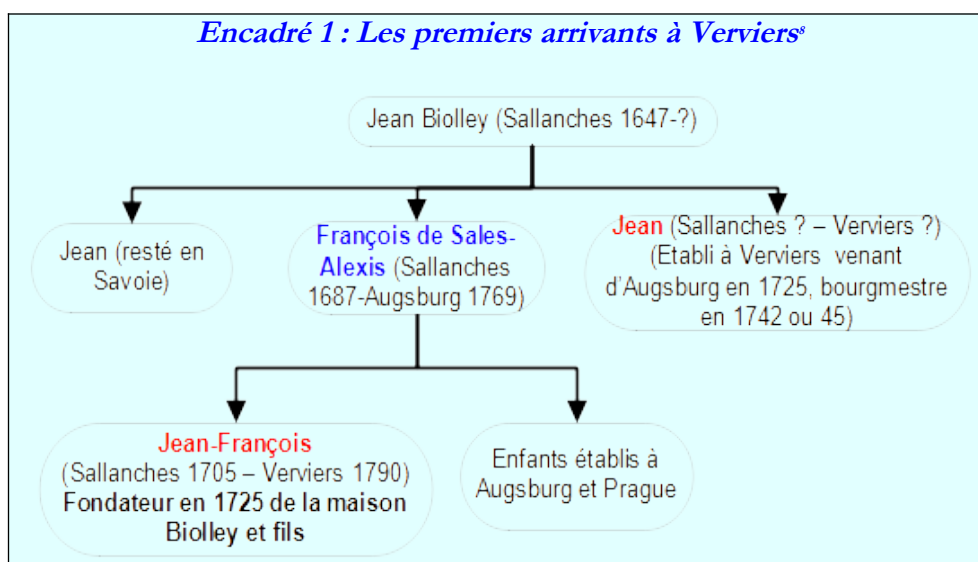
3 MENDELS (1979), BRUWIER (1981).

4 BRUWIER (1981).

5 LEBRUN (1948), p. 350

D'où venaient-ils ?

A la fin du XVII^e siècle Jean Biolley⁶ à Sallanches en Savoie avait trois fils. Les deux cadets, sous l'impulsion, semble-t-il, de François de Sales-Alexis (1687-1769) décidèrent de quitter leur terre natale et émigrèrent à Augsburg en Allemagne. Faute de documents on ne connaît pas leurs motivations personnelles mais on peut faire des hypothèses. Le duché de Savoie, qui avait connu plusieurs siècles de relations troublées avec la France et l'Autriche était traditionnellement une terre d'émigration. La relative pauvreté de la région montagneuse de Sallanches n'offrait pas beaucoup de possibilités d'avenir aux cadets de famille. Nombreux étaient ceux qui partaient tenter leur chance dans d'autres états. La brochure destinée aux visiteurs de l'église de Sallanches mentionne d'ailleurs la tradition selon laquelle les émigrés qui réussissaient faisaient depuis leur nouvelle patrie des dons à leur ancienne église à laquelle ils restaient attachés. Le trésor de l'église possède encore des argenteries au poinçon d'Augsburg offertes par les Biolley et ceux-ci contribuèrent au financement du dôme à trois bulbes et de la flèche qui parachevèrent en 1770 la tour de la collégiale Saint Jacques à Sallanches⁷



François de Sales Alexis⁹, déjà marié et père de famille, et son jeune frère Jean partirent pour Augsburg où le premier établit une importante maison de banque. De là il créa une série d'établissements industriels à Prague, à Nuremberg et dans la principauté de Liège.

6 La famille, installée en Savoie depuis la fin du XV^e était originaire du comté Venaissin en Provence. L'emploi de la particule varie selon les généalogistes et les documents, y compris les archives anciennes. J'ai adopté la règle de réserver la particule à Jean de Biolley, chevalier du St Empire en 1769, et ses descendants et à Raymond de Biolley, vicomte en 1843, et ses descendants.

7 BORREL et al. (2000), p.15-16

8 Un tableau généalogique complet des Biolley acteurs de la révolution industrielle est repris dans l'encadré 3.

9 L'emploi répété des prénoms Jean, Jean-François, François de Sales et François de Sales Alexis est source de confusion ; le tableau généalogique (Encadré 2) permet d'identifier plus facilement les différentes générations.

Il s'agit notamment d'entreprises de fabrication et de commercialisation de produits réalisés à façon par des travailleurs ruraux. On ne connaît pas la séquence exacte des événements mais on sait que Jean, le plus jeune frère, vint, vers 1725, s'établir à Verviers dont il devint bourgmestre en 1742¹⁰, et que Jean-François son neveu, le fils aîné de François de Sales Alexis, né à Sallanches en 1705¹¹, fonda à Verviers en 1725 la maison «Biolley et fils». On peut donc supposer que les établissements drapiers créés par François de Sales et son frère sont devenus suffisamment importants pour justifier une présence permanente et la création formelle d'une « maison » au nom du jeune fils de 20 ans. On voit pointer une stratégie familiale dont il sera encore question.

Pourquoi Verviers¹² ?

Si Augsburg, une des principales places économiques et financières de l'Allemagne, évêché catholique et centre culturel et politique, était un pôle d'attraction évident, il est probable au contraire que personne à Sallanches au début du XVIIIe siècle n'avait jamais entendu parler de Verviers. C'est d'ailleurs à partir de leurs activités à Augsburg que les Biolley ont identifié cette cité comme présentant des opportunités pour le développement de leurs affaires.

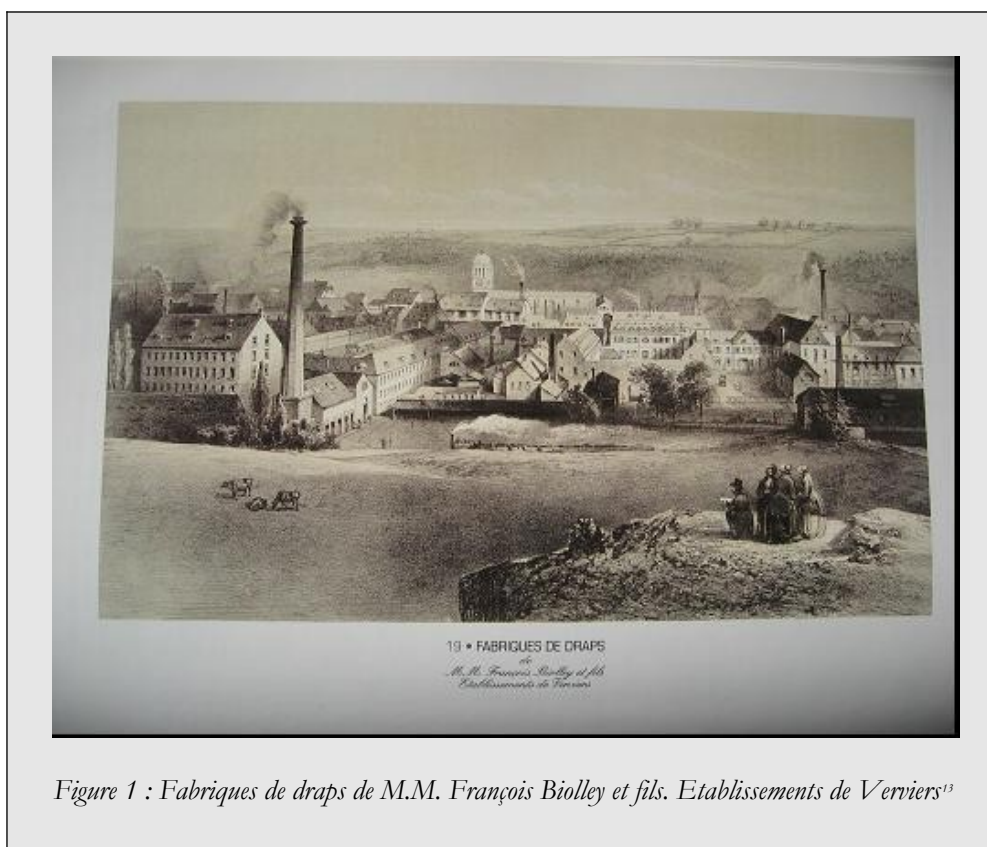


Figure 1 : Fabriques de draps de M.M. François Biolley et fils. Etablissements de Verviers¹³

10 Selon la liste de Trooz, 1745 selon d'autres sources, notamment les généalogies.

11 Certaines généalogies mentionnent 1715 comme date de naissance. Il s'agit de toute évidence d'une erreur, corrigée dans POPLIMONT (1865).

12 Cf. VAN HOUTTE (1977) et Lebrun (1948, Partie I),

13 Reproduit dans VAN DER HERTEN, et al. Il s'agit de l'ancien couvent des Capucins, acheté en 1804. (Renseignement communiqué par Pierre de Grand Ry).

Sous l'ancien régime Verviers faisait partie du marquisat de Franchimont. Il s'agissait d'une terre de la principauté de Liège, isolée du domaine territorial liégeois mais jouxtant le duché de Limbourg, territoire des Pays-Bas autrichiens (Pays-Bas du sud). La région drapière s'étendait le long du bassin de la Vesdre dont la moitié était dans le marquisat de Franchimont, l'autre en Limbourg. Ces deux parties d'une seule région économique étaient soumises à des régimes fiscaux distincts. Le développement de Verviers est dû à une série de facteurs. Au XVIII^e siècle, une politique plus libérale des princes évêques de Liège, dont la principauté, en raison de sa neutralité, connaissait une croissance économique importante, permit aux artisans liégeois de concurrencer et supplanter les hollandais de Leyden (Provinces Unies ou Pays-Bas du nord), jusque là maîtres du marché. Vers la même époque l'abandon progressif dans le pays de Herve de l'agriculture au profit de l'élevage libéra de la main d'œuvre utilisée pour travailler la laine locale. A partir de la fin du XVIII^e siècle, fabricants et tisserands liégeois gênés par les entraves corporatives de la cité, viennent s'installer sur la Vesdre. C'est à cette époque, en 1680, que les Simonis, ancienne famille de la principauté, créèrent leur premier établissement à Verviers. La position de la ville fut encore renforcée par la politique de taxation du gouvernement autrichien (dont dépendait le duché de Limbourg) qui visait à privilégier le trafic de laine via Ostende et de ce fait pénalisait lourdement Eupen.

Cette situation particulière conféra à Verviers un véritable rayonnement. Sa population s'accrut et la ville connut une immigration d'entrepreneurs hollandais, qui quittaient leur pays en déclin, et d'étrangers notables attirés par le commerce. Simultanément une émigration importante de marchands et fabricants verviétois eut lieu vers la Bavière, Prague, la Prusse et d'autres régions dont les autorités favorisaient l'implantation de manufactures de draps. Au XVIII^e siècle, Verviers était donc devenu un centre drapier où l'on venait faire carrière ou d'où l'on partait pour utiliser ailleurs l'expérience acquise.

C'est dans ce contexte d'une région limite, sorte de no-man's land entre les Pays-Bas autrichiens, les Pays-Bas du Nord, la France, l'empire germanique et la principauté de Liège, à un moment où les contacts entre Verviers et les places marchandes d'Europe étaient nombreux, que François de Sales Alexis et son frère Jean créèrent leurs premiers établissements verviétois et ensuite décidèrent d'y établir une partie de la famille, Jean et son neveu François, le père de ce dernier, François de Sales Alexis, restant basé à Augsburg.

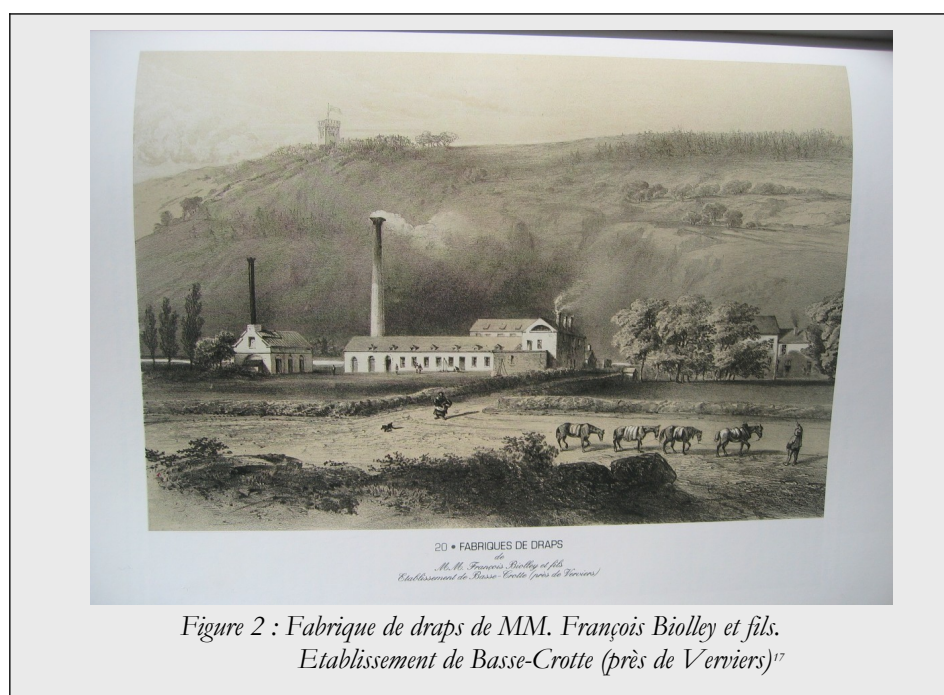
Qu'ont-ils réalisé et quels furent les ingrédients de leur réussite ?

A partir de leur premier ancrage à Verviers, les Biolley sont devenus très rapidement les principaux producteurs de la place et ont construit un groupe industriel familial de rayonnement international dont l'élaboration présente toutes les caractéristiques du développement de la révolution industrielle.

Leur succès a été impressionnant. D'après le relevé de 1744-45: les principaux producteurs sont, dans l'ordre : J. Biolley, Chérin, Fr. Franquinet, F. Biolley¹⁴. Les statistiques 1777-1797¹⁵ recensent les quantités de pièces de drap fabriquées par les manufacturiers de Verviers et soumises à l'impôt de l'aunage, on y trouve dans l'ordre d'importance :

- J.J. Simonis, 4081 pièces en moyenne annuelle sur la période
- F. Biolley et fils : 2057 pièces ; ici les déclarations sont faites sous les noms de Fr. Biolley, Fr. Biolley et fils, Biolley fils, Fr. Biolley d'Augsbourg, J.F. Biolley et fils, J.F. Biolley, J. F. Biolley fils.
- J. Biolley : 1604 pièces. Pour cette firme les quantités sont déclarées sous les noms de J. de Biolley, Mme de Biolley ou Biolley frères.

En l'an XIII (1804-1805) les deux principaux établissements sont Simonis (1733 ouvriers), Biolley (1040 ouvriers). Dès la fin du XVIIIe siècle Simonis et Biolley dominent la production verviétoise et sont alliés par de nombreux mariages ou des intérêts communs. Selon les relevés du 20^e denier (relevé des impôts) de 1789-1794¹⁶, 26 % des florins payés l'ont été par 13 familles, et 7% par les deux plus importantes, Biolley et Simonis.



Il est intéressant de se demander quels furent les ingrédients de cette réussite. La décision de s'implanter à Verviers fut un excellent choix. Si elle paraît logique à posteriori, elle ne s'imposait pas naturellement à un citoyen de Sallanches parti tenter sa chance à Augsburg.

14 Archives de l'Etat à Liège, liasse cataloguée 119 à l'inventaire, *Etats*. Cité par Lebrun (1948), p. 347. Les noms cités avec les initiales des prénoms sont repris tels quels des archives

15 Archives Communales de Verviers (archives anciennes) farde 150, n° 18 et 20 ; farde 268 et 61bis. Cité par LEBRUN (1948), p. 521.

16 Archives de la Commune de Verviers (archives anciennes) farde 61 bis. Cité par LEBRUN (1948), p. 350.

17 Reproduit dans VAN DER HERTEN, et al.

Elle traduit en réalité un flair aigu pour les opportunités commerciales, une capacité de prendre des risques, et aussi un sens du calcul économique et une analyse judicieuse des localisations possibles pour des investissements dans de nouvelles aventures industrielles. La chance également a joué. Outre ses avantages énumérés plus haut, Verviers allait, fait imprévisible à l'époque de l'arrivée des Biolley, bénéficier largement de l'annexion française et puis du régime napoléonien. L'unification politique et économique par le régime français du Limbourg et de la Principauté de Liège allait non seulement éliminer toutes les distorsions douanières mais ouvrir un important marché national. Le Blocus continental décrété par Napoléon I abrita le continent de la concurrence anglaise. Enfin, les autorités françaises, républicaines et impériales, développèrent une politique active de promotion industrielle dont bénéficièrent largement les marchands fabricants de Verviers. Lorsque les provinces belges furent annexées à la France, les exportations « françaises » passèrent de 38 000 livres en 1789 à 945 000 en 1799-1800¹⁸. Les statistiques ne permettent pas de calculer avec précision la part de marché des Biolley et Simonis dans ce total mais les éléments disponibles permettent de la situer aux alentours de 20% à 30%. Les draps de Verviers étaient pour la plus grande part commercialisés aux foires de Francfort d'où ils étaient expédiés via Vienne et Trieste ou Venise vers Constantinople et Smyrne, ou aux foires importantes de Leipzig vers Breslau et la Pologne ou Königsberg et la Russie¹⁹.

Il est intéressant de noter que malgré la localisation dans une région bénéficiant d'un régime douanier facilitant l'importation de la laine, matière première essentielle à l'industrie, le développement de sources d'approvisionnement local est resté une préoccupation. Dans les toutes premières années du XIXe, dès 1803, Marie-Anne Simonis, épouse de Jean-François Biolley, aurait décidé de créer un élevage de moutons en croisant une espèce espagnole avec des moutons indigènes afin d'obtenir des laines de qualité pour approvisionner sa fabrique dans la période plus instable des guerres de l'empire. L'exploitation fut implantée sur le domaine de Maison-Bois à Ensival, vaste propriété dont faisait partie la Ferme Biolley acquise en 1778 par Jean Biolley²⁰. Elle cessa en 1809 et fut reprise par la suite. Il ne semble pas qu'au cours de la première période elle ait eu un caractère autre qu'expérimental²¹. Les recensements postérieurs à 1809 font état d'un troupeau important de l'ordre de 1500 à plus de 4000 ovins. Il est difficile de dire si la poursuite de cette activité s'est faite dans le but de constituer une source de matière première pour l'industrie familiale ou comme une activité d'élevage plus ou moins autonome menée par quelques membres de la famille ; la seconde hypothèse semble plus vraisemblable, l'élevage de moutons évoluant progressivement vers la constitution d'un haras qui lui-même fut remplacé par des bovins.

18 VAN HOUTTE (1977) , p. 274.

19 VAN HOUTTE (1977) , p. 275.

20 Sur la « Ferme Biolley » et l'élevage de moutons voir G.-X.C (non daté).

21 En 1804 le troupeau comptait 5 béliers, 64 brebis pures, 32 béliers et 28 agneaux métissés.

La localisation, le sens des affaires et l'aptitude à saisir les opportunités historiques, ne sont pas les seuls facteurs explicatifs du succès industriel et commercial. Il faut y ajouter l'accès aux ressources naturelles, l'intérêt pour l'innovation technologique et la capacité d'en assumer le risque, l'implication familiale totale dans la conduite et le financement des affaires, une vision internationale, la prise de responsabilités publiques et le sens des responsabilités sociales. On les passera en revue tour à tour dans les paragraphes suivants.

L'accès aux ressources naturelles ²²

L'industrie textile requiert de l'eau en abondance pour le rouissage, le lavage, la teinture, la foulure. A Verviers les usines se partagent le canal de la Vesdre, l'artère vitale qui fournit à l'industrie la quantité suffisante (grâce à la proximité des Fagnes alimentant la Vesdre) et la qualité appropriée d'eau. Pour le travail de la laine celle-ci, en effet, doit être douce (acide) et ce point est d'autant plus important que les détergents n'existent pas encore. L'espace riverain est limité et les demandes nombreuses. De l'accès à l'eau dépend la viabilité des entreprises. En outre, l'activité est polluante et source de conflits entre exploitants. Tout le XVIII^e siècle est dès lors traversé de demandes de raccordement et de procès.

En 1757 et 1761, J. Jos. Simonis et J.Fr. Biolley, deux des plus importants manufacturiers de la place obtiennent, l'un, d'établir un puits, l'autre, de mettre des pompes aspirantes dans le canal, afin de ne pas être obligés « d'employer à grands frais des ouvriers pour aller prendre de l'eau avec des cuvelles, le premier, « pour teindre et autrement employer dans sa manufacture », le second, « pour sa fabrique tant teinturerie que lainerie ». ²³

En 1772, un procès surgit entre la ville et les familles Biolley-Simonis qui, de 1764 à 1770, ont empiété sur le cours de la Vesdre pour l'amélioration de leur foulure. Cette usurpation cause des ennuis aux autres fabricants ; on craint que les eaux ne se créent un nouveau lit et on parle même de quatre-vingt à cent mille florins de dommages causés. En 1779, un arrangement intervient : on placera en contrebas un éperon pour empêcher que la rivière ne prenne une autre direction et Biolley payera cinquante écus de dédommagement ²⁴. En 1784 J. Fr. Biolley place directement « un tuyau dans le canal du moulin »²⁵. En 1800, un contemporain signalait : « elles [les foulures] vont toute l'année et sont communes à tous les fabricants de la contrée : le citoyen Biolley de Verviers est le seul qui en possède une particulièrement à sa fabrication »²⁶.

22 Toute cette section est basée sur LEBRUN (1948)

23 Archives Communales de Verviers (archives anciennes) reg. XII, p. 178-179 ; farde 246 et reg. XIII, p. 592-593 ; farde 247. Cité par LEBRUN (1948), p. 196

24 Archives Communales de Verviers (archives anciennes), reg. XV, p. 35-43, 150-166, 172-173, 180-190, 199, 508, 530-539. Cité par LEBRUN (1948), p. 195

25 Archives Communales de Verviers (archives anciennes) reg. XVI, p. 164-165 ; Archives de l'Etat à Liège, Chambre des Comptes, t.CVII, f° 227 v° et suiv. Cité par LEBRUN (1948), p. 196.

26 LEBRUN (1948) p. 203.

On voit à travers ces exemples l'importance de l'appropriation d'un accès au canal et le succès manifeste des Biolley dans cette opération.

Encadré 2 : Visite du canal de la Vesdre par le notaire R.J. Detrooz, 14 mai 1784²⁷

« ..Etant donc premièrement comparus devant les batiments de fabrique possédés par Monsieur le chevalier Jean de Biolley, situés au chemin de crotte au dessus de la ville ou il se trouve une foulerie à drap avec une grande teinturerie, lavoir de laine ou pont à laver et dégorger les laines lesquels il a fait construire et bâtir tout à neuf depuis peu d'années sur un canal lui appartenant de la longueur de plusieurs centaines de pieds, étant dis-je comparus près des dits batiments, nous avons vus et remarquez ainsi que nous le savions cependant très bien d'avance pour l'avoir déjà vus plusieurs fois que la dite teinturerie de même que le dit lavoir ou point à laver et dégorger les laines sont du dessus de la dite foulerie et à une assez petite distance savoir de quatorze et six pieds ou environs, les brouets de la teinturerie se rendant dans le dit canal et les laines s'y lavant à cette distance ou environs au dessus de la foulerie qui n'a pas d'autre eau que celle de ce même canal pour le foulage des draps. Le batiment de la teinturerie joint à celui de la foulerie ou plutôt ne forment qu'un même batiment et nous avons remarqué et savions auparavant que Monsieur de Biolley auroit pu, s'il avait voulu, placer sa teinturerie et son lavoir au dessous de la foulerie puisque le terrain qui est en dessous sur le canal lui appartient et qu'il aurait pu également les construire beaucoup plus haut vu qu'il possède le canal et tout le terrain jusqu'à la digue qui est pour son usage sur la rivière de Vesdre à plusieurs centaines de pieds de distance.

...

Plus haut que la tinturerie et le pont du dit Meunier, sont encore d'autres teintureries avec des ponts pareils sur le même canal et dans lesquels les brouets ou eaux tintes devenues inutiles se déchargent, scavoir entre autres : une teinturerie et un pont appartenant au sieur Duvivier, un tinturie et un pont au dieur Doursi et sœurs, une tinturerie et un pont au frères Hanlet, une tinturie et un pont à Monsieur Jean François Biolley d'Augsbourg.

...

Messieurs les frères Biolley ont sur cette branche un pont à laver et dégorger les laines qui n'en est distant que de cinquante pieds.

...

Outre cette tinturie et le pont des demoiselles This, il y a encore au dessus de cette foulerie appelée Paquette et sur le même canal, divers autres ponts entre elle et celles nommées Halex et Maltournante de même que plusieurs tinturies qui ont comme les précédentes leur écoulement dans le dit canal, nomément une appartenant à Monsieur Dubois tenue par Monsieur Jean François Biolley le fis, gros fabricant de drap, laquelle n'en est pas fort éloignée, une vis à vis aux enfants de Monsieur Antoine Franquinet et autres avec leur pont à laver et dégorger les laines qui ne sont guère éloignées non plus..

...

Enfin, à l'égard de la ville de Vervier, nous avons remarqué et mesuré que dans un interval de quatre cent nonente cinq pieds ou environ au dessus des fouleries nommées Halex et Maltournante et sur le même canal il y a quatre grandes tinturies à plusieurs chaudières, scavoir celles de Monsieur le chevalier Jean de Biolley, Messieurs Petit, Xhrouet et Lambert Franquinet, aiant toutes leur décharge dans ce canal avec des ponts à laver et dégorger la laine outre quantité d'autres tinturies plus petites et des pareils ponts, sans que nous aions oui dire que les draps qu'on foule dans les fouleries qui se trouvent plus bas en reçoivent la moindre tache mais au contraire qu'ils n'en reçoivent pas. »

En 1784, le notaire Detrooz à la requête d'un négociant, Guillaume Mundi, s'est rendu sur le canal de la Vesdre, artère vitale pour les fabricants de draps, et a fait une série de relevés qui nous fournissent des indications intéressantes sur les activités des Biolley (cf. encadré 2).

Le sens de l'innovation technologique et la capacité d'en assumer le risque

La mécanisation a débuté dans l'industrie textile, elle a été stimulée par l'invention et la propagation de la machine à vapeur et elle a rendu possible le développement de la sidérurgie et des charbonnages. Il y a eu de tout temps des inventeurs et des ingénieurs (cf. Léonard de Vinci). La nouveauté dans le troisième quart du XVIIIe et le début du XIXe a été l'anticipation par certains entrepreneurs des fabuleux gains de productivité rendus possibles par les machines. Leur intérêt pour les inventions, leur capacité à prendre les risques énormes de leur financement et de leur mise en place dans leurs industries, le réinvestissement de leurs bénéfices dans de nouveaux perfectionnements technologiques, ont été un élément déterminant de la révolution industrielle .



*Figure 3: Fabriques de draps de MM. François Biolley et fils.
Etablissement de Ruyff, commune de Dolhain-Baelen (près de Verviers)²⁸*

Les Biolley du XVIIIe et du début XIXe appartenaient à ce type d'entrepreneurs et le fait de s'être assurés les services de William Cockerill, s'il est particulièrement significatif à cause des ses retombées historiques pour la Belgique, n'est qu'un moment de la pratique constante de plusieurs générations de chefs d'entreprises de la famille.

28 Reproduit dans VAN DER HERTEN, et al. p. 90. Fabrique construite dans la première moitié du XIXe siècle et reprise en 1856 par Grégoire & Ladoureux (??). (Renseignement communiqué par Pierre de Grand Ry.)

Au début du XVIIIe les verviétois n'avaient pas de teintureries et faisaient teindre dans le Limbourg ou en Hollande avec des frais importants. En 1753 les marchands liégeois demandent « *si aucun fabricant verviétois, Biolley, par exemple, ne pourrait établir une teinturerie si l'air et l'eau s'y prêtoient* ». En 1765, celui-ci, avait « *trouvé le secret de teindre en très belle écarlate dont la qualité est préférable et supérieure à celle qu'on vante le plus, de même qu'en d'autres couleurs comme cramoisi, bleue, verd et toute autre qu'on n'avait pu teindre dans la dite ville, y a fait ériger, pour mettre son secret en usage, de vastes bâtiments qui lui ont coûté des sommes considérables* ». ²⁹

Un pas technologique décisif fut franchi grâce au contrat qui assura les services de William Cockerill à la firme Biolley et Simonis³⁰.

William Cockerill (1754-1832), originaire du Lancashire, était un constructeur de machines, notamment de métier à tisser. La mauvaise conjoncture économique de la fin du XVIIIe en Angleterre ne lui permettant pas de rentabiliser ses talents il s'expatria malgré les pénalités très lourdes appliquées à ceux qui vendaient les secrets de fabrication des métiers à tisser. En 1794 il émigra avec ses deux fils aînés William et James et tenta en vain de vendre ses « mécaniques » d'abord en Russie, puis en Suède et à Hamburg. C'est dans cette cité, en 1798, que M. Mali, fondé de pouvoir des maisons Simonis et Biolley le rencontra et perçut l'intérêt potentiel que l'on pourrait tirer d'une mécanisation accrue. Invité à venir à Verviers, William Cockerill propose à Simonis et Biolley de leur construire des machines à carder et filer la laine. « *Simonis et Biolley saisissent bien plus vite que les suédois l'économie de temps et de main-d'œuvre qu'ils vont réaliser grâce aux machines. Ils acceptent d'emblée la proposition de William Cockerill à la condition que ce dernier ne travaille pas pour d'autres maisons concurrentes : en quelque sorte, ils se pourvoient d'un monopole* »³¹. Simonis et Biolley installent les Cockerill dans une maison qui tiendra lieu d'habitation et d'atelier et avancent les fonds nécessaires pour la mise au point des *mécaniques*. Il fallut à peu près un an pour que les premières réalisations voient le jour. Elles ne furent pas concluantes, le coût en était élevé et le fonctionnement très imparfait. Malgré les critiques ils persévérèrent. Les défauts sont corrigés et le premier moulin à filer la laine sur le continent est installé en 1801.

Les gains de productivité sont évidents. Un rapport de William Cockerill en 1809 montre que l'utilisation de ses machines permet au manufacturier d'obtenir avec 11 personnes les mêmes résultats qu'avec 100 personnes filant à la main et de réaliser un bénéfice de 464 francs par semaine. A la suite des premiers succès de nombreuses demandes de construction de machines similaires sont adressées à William Cockerill mais son contrat avec Simonis et Biolley lui interdit d'y répondre. Cette situation de monopole durera longtemps³².

29 Archives Communales de Verviers (archives anciennes) farde 35, n° 120. Cité par LEBRUN (1948, p. 207)

30 Ce sujet est très documenté. Je me suis servi ici principalement de Pasleau (1992) et LEBRUN ET AL. (1981).

31 PASLEAU (1992), p. 17

32 Ce n'est qu'en 1811 qu'un métier à filer la laine sera installé par le mécanicien M. Dobo en France près de Reims (PASLEAU, p. 17)

William Cockerill père y échappera en faisant venir d'Angleterre en 1802 un autre fabricant de mécaniques, Jacques Hodson devenu son beau-fils. La même année il fait venir son plus jeune fils John, qui deviendra le fondateur de la célèbre manufacture. William Cockerill fils et Jacques Hobson forment une association pour produire et vendre des machines sans être entravés par le contrat de William père. Simonis et Biolley menacent d'intenter une action en justice. Les Cockerill bénéficient de la confusion créée par l'homonymie du père et du fils, du support des autres fabricants et de la faveur des autorités politiques³³. Réalisant les faibles chances de succès Simonis et Biolley renoncent à leur recours. Une situation de fait s'établit qui permet aux Cockerill de se libérer de leur contrat et de leur employeur et ils quitteront Verviers en 1807. James Hodson reste toutefois à Verviers d'où il continuera à fournir le marché verviétois.

Le quasi monopole des Simonis et Biolley leur permet de prendre une avance décisive sur leurs concurrents, de dominer pendant des décennies la place de Verviers et d'accumuler des capitaux énormes. Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle l'industrie verviétoise était florissante, elle exportait de manière performante vers l'Allemagne et le Moyen-Orient et les marchés étaient en expansion.



*Figure 4 : Fabriques de draps de MM. François Biolley et fils.
Etablissement de Forge-Thiry, commune de Theux (près de Verviers)³⁴*

33 Verviers est sous régime français depuis 1795 ; Napoléon, devenu empereur en 1804, veut assurer le développement de l'industrie et favorise.

34 Reproduit dans VAN DEER HERTEN, et al. p. 92. Il s'agit des anciennes forges (1512), acquises par Fr. Biolley. Reprises vers 1860 par la famille Drèze. Devenues ensuite dépôt d'armes détruit en 1914. (Renseignement fourni par Pierre de Grand Ry.)

Le choix de la mécanisation pour s'affranchir de la dépendance des fileurs ruraux était logique. Les marchands fabricants savaient compter, ils avaient accumulé des profits importants qui leur permettaient de financer des avancées technologiques. Vue d'aujourd'hui la décision d'innover et de s'engager dans la mécanisation paraît aller de soi. Ce ne fut certainement pas le cas, et ce n'est que l'audace exceptionnelle et la prise de risque de quelques entrepreneurs visionnaires qui permirent d'amorcer la réaction en chaîne de l'innovation et de sa propagation par imitation. Les premiers de ces chefs de file qui unirent la perspicacité de la vision technique et la juste évaluation des potentialités économiques furent Simonis et Biolley. Ce n'est que progressivement et au vu de leur succès que leur exemple a été imité par d'autres.

Les Biolley ne s'assoupirent pas sur les avantages acquis et sur leur position dominante dans l'industrie lainière du début du XIXe siècle. Tout au long de l'existence de la firme les chefs d'entreprise de la famille manifestèrent un intérêt constant pour l'innovation et le progrès technique et consentirent d'importants investissements pour maintenir leur avance technologique sur leurs concurrents.

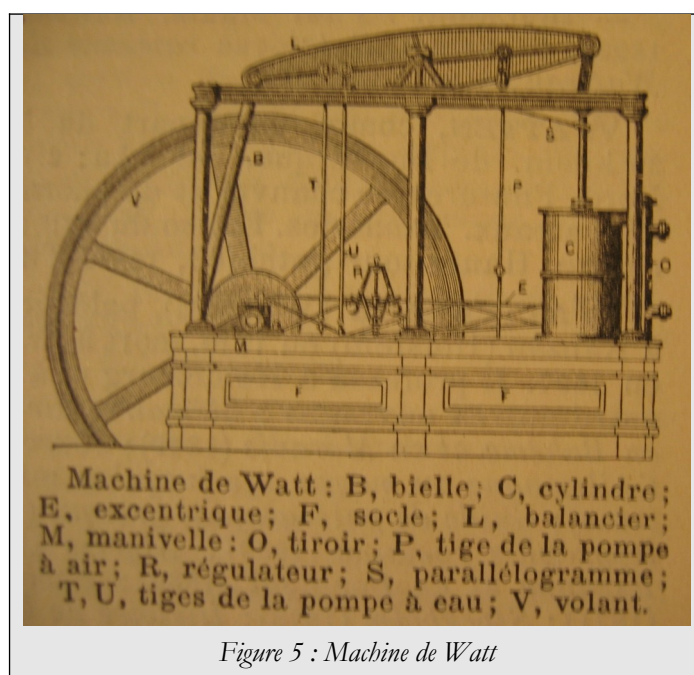


Figure 5 : Machine de Watt

Sous le régime hollandais (1815-1830) et avec la fin du blocus continental, la concurrence des anglais devint la hantise majeure³⁵. L'exemple de la compétitivité anglaise, favorisée par l'emploi de machines à vapeur pour motoriser les machines textiles, incita les fabricants continentaux à s'équiper également. La première machine fut importée d'Angleterre par la veuve Coppens-Cappaert de Gand. Dès 1815, Raymond Biolley se tient au courant et correspond avec John Cockerill à propos de la machine à vapeur que celui-ci a achetée en Angleterre : « *Nous pouvons maintenant vous annoncer que la machine à vapeur à Aix-la-Chapelle de la force de 12 assortiments [4 CV] sera mise en activité le 20 du mois présent jusqu'au 1^{er} septembre. Celle que nous avons ici de la force de 4 assortiments [1 ou 2 CV] est en train depuis quelques temps et nous nous ferons un plaisir de vous la montrer quand il vous plaira nous rendre visite*³⁶ ».

35 Sur les Biolley constructeurs de machines à vapeur, la principale source est VAN NECK (1979)

Le fabricant anglais Topham (et peut-être Hague)³⁷ de Londres viendra s'établir à Verviers vers 1823 et sera employé chez Biolley et chez Grand'Ry & Poswick comme chef des ateliers de réparation de ces deux firmes, puis comme directeur des ateliers de construction de machines de Biolley. « Les Biolley créèrent, vers 1823³⁸, un atelier de construction de machines en fer « ijzerwerktuigen » qui fut équipé, en 1826, d'une machine à vapeur construite par Monceau, de Paris et qui était dirigé par l'anglais, Charles Topham. Ce dernier avait travaillé auparavant à Londres en association avec Hague, dont la Maison avait déjà livré trois machines à vapeur à de gros fabricants de drap verviétois (la première, chez Sauvage en 1816, et les deux autres, en 1820, chez Simonis et chez Biolley). A côté des mécaniques nécessaires au travail du drap, l'atelier Biolley fabriquait aussi les machines à vapeur destinées à les mettre en mouvement. Sous le régime hollandais, tous ces moteurs furent construits selon le système de Watt, à basse pression. Après en avoir équipé leur propre fabrique, les Biolley en vendirent à d'autres fabricants de textile, essentiellement dans la province de Liège (fabriques de drap) et en Flandre orientale (filatures de coton) ; on monta également une de leurs machines dans une fabrique d'armes liégeoises en 1826 »³⁹.

Enfin, un processus d'osmose⁴⁰ s'effectuait continuellement entre la fabrication des machines et le textile : Hodson et Cockerill ouvrirent et dirigèrent des filatures, les fabricants de draps s'intéressèrent directement aux problèmes techniques et certains, notamment Biolley, allèrent jusqu'à construire et vendre des machines, y compris des machines à vapeur.

Cette activité fut loin d'être négligeable. De 1795 à 1850, 7 ateliers ont produit 67% des machines à vapeur fixes fabriquées dans la province de Liège à destination du marché belge. Avec une production de 35 machines, Biolley couvre 4% de la production⁴¹. Biolley, François et fils, et Topham à Verviers, construisent 21 machines sur un total de 229 entre 1823 et 1829, et 17 machines sur un total de 779 pendant la période 1830-1850 (régime belge)⁴². Ils étaient eux-mêmes des utilisateurs importants. En 1850, avec 6 machines représentant une force de 114 chevaux, Biolley et Cie possèdent la plus forte concentration de machines à vapeur dans l'industrie textile (les Simonis en avaient 2).

36 Archives Cockerill, *Correspondance Cockerill*, 1815-1816, p. 170-171, lettre du 12 août 1815 à R. Biolley. Cité par LEBRUN et al. (1981), p. 172.

37 Topham et Hague sont des fabricants de machines à vapeur de Londres de type Watt chez qui J. Hodson, beau-fils de W. Cockerill acheta les deux premières machines vapeur en 1816

38 RENIER, *Histoire de l'industrie drapière au pays de Liège*, in Mém. Soc. Emul. Liège, 1881, p. 171

39 VAN NECK (1979), p. 311.

40 LEBRUN et al. (1981), p. 181.

41 VAN NECK (1979), p. 242.

42 Relevé des constructeurs de la province de Liège ayant installé des machines à vapeur en Belgique pendant la période 1830-1850. Cité par VAN NECK (1979), p 288 et p. 356.

L'engouement des entrepreneurs de l'époque pour la technologie et la diversification vers les industries mécanisées fut extraordinaire⁴³ et se termina souvent par des faillites. Les Biolley sont toujours restés à l'intérieur de leurs métiers de base, et les machines à vapeur et autres qu'ils ont construites ont été quasi exclusivement destinées à l'industrie textile.

Les Biolley n'ont pas seulement tenté de maîtriser la motorisation mais ils ont également fait diverses tentatives d'utilisation de métiers à tisser mécaniques. La première en 1829⁴⁴ fut infructueuse et resta sans suite. Ce n'est qu'à partir de 1840 qu'apparut à Verviers une timide introduction du métier à tisser automatique mû par la force hydraulique, puis la vapeur⁴⁵.

Les Biolley furent aussi les premiers à introduire la *mule-jenny* (machines à filer la laine)⁴⁶ en 1818. Il s'agissait de grosses *jennys* (à 60 broches) qui contrairement aux jennys anglaises, plus petites, ne permettaient pas le travail à domicile. Biolley investit dans des *jennys* à 200 et 300 broches qui lui permirent de dominer la technique de la filature de la laine cardée jusqu'à l'apparition du *self-acting* après 1850 en Angleterre, en 1857 à Verviers⁴⁷.

Une affaire de famille

Dans l'industrie textile du XVIIIe et de la première moitié du XIXe, la forme générale est l'entreprise familiale. Elle est soit individuelle, soit sociétaire en nom collectif (incluant plusieurs parents) La société anonyme n'existe pas encore et il y a très peu de sociétés en commandite⁴⁸. La mentalité technico-économique se transmet de génération en génération à l'intérieur de la famille. Les alliances entre grandes familles d'entrepreneurs sont nombreuses et concentrent au sein d'un groupe étroit la maîtrise de l'appareil de production, le monopole de la commercialisation, la puissance, l'influence et le profit. Ces sociétés familiales ne se regroupent pas nécessairement. Il n'y avait pas une firme Biolley. Tout au long de la période s'étendant de leur arrivée à Verviers jusqu'au milieu du XIXe siècle les Biolley ont constitué diverses firmes et établissements au nom de l'un ou de plusieurs d'entre eux, et/ou avec les Simonis. Quand les archives et études anciennes mentionnent Simonis et Biolley, il s'agit parfois de deux firmes, parfois d'une seule. Ces groupes familiaux, multiformes du point de vue juridique, avaient toutefois une grande cohérence et c'est en leur sein que s'est accumulée l'épargne par la conservation à l'intérieur de la famille des profits industriels et commerciaux; cette épargne a permis d'autofinancer l'innovation et le développement technologique.

43 Simonis et Compagnie, par exemple, créèrent une fabrique de canons laminés. (Reproduite dans VAN DER HERTEN)

44 Un document du 14 janvier 1829 montre la firme F. Biolley et Fils s'intéressant au métier mécanique à tisser, Archives Générales du Royaume, *Chambres de commerce*, Verviers, 936. Cité par LEBRUN et al. (1981), p. 175.

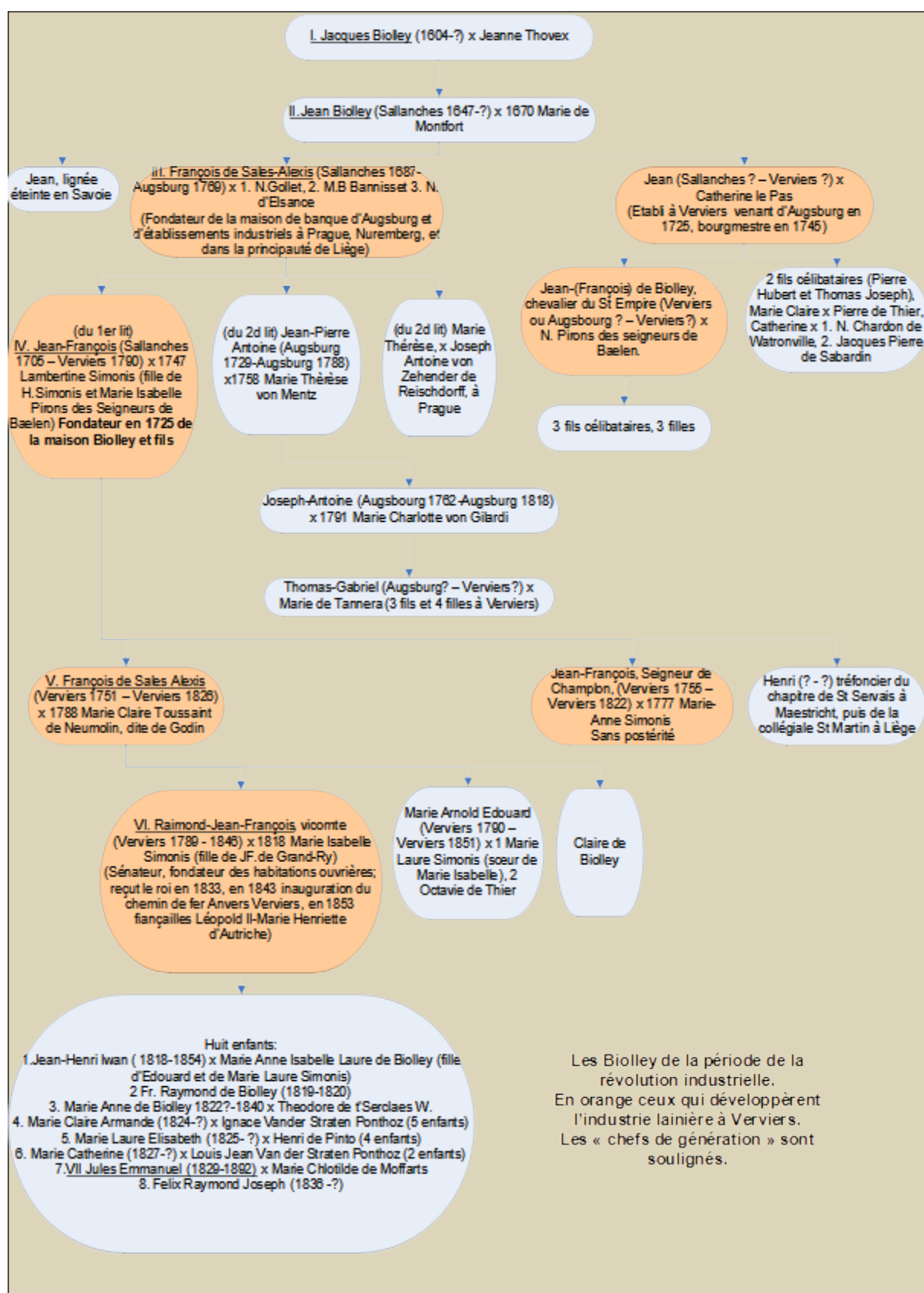
45 Une machine à vapeur installée en 1828 par Grand Ry & Poswick (et fabriquée par le fabricant de drap Biolley & fils) est destinée à « tisser la laine », à l'« atelier de tissage », *Statistique de la Belgique, Mines, Usines minéralurgiques, machines à vapeur*, Bruxelles, 1842, p. 204-205. Cité par LEBRUN et al. (1981), p. 175.

46 Cette technique, appelée en français « renvideur » précédait le développement du continu à filer qui combine l'étirage et la torsion des fibres tandis que le renvideur dissocie les deux opérations. On fabrique encore aujourd'hui des renvideurs pour la réalisation de fils très fins et très spécifiques (cachemire). (Précisions fournies par Marc Simonis).

47 LEBRUN et al. (1981), p 169.

48 On a retrouvé trace que de 4 sociétés en commandite, dont une ayant pour commanditaire un Biolley, le commandité étant Engler. Cf. LEBRUN (1948), partie V, section 2, ch.1

Encadré 3 : Généalogie des Biolley de la révolution industrielle



La généalogie des Biolley de la révolution industrielle présentée à l'encadré 3, est fascinante à cet égard. Jean-François, le fondateur de la maison Biolley et fils, épouse Lambertine Simonis appartenant à une ancienne famille de la région, active dans l'industrie du drap à Verviers depuis 1680. On notera que l'oncle de Jean-François, arrivé à Verviers avec son neveu, et lui-même fabricant commerçant de draps comme l'attestent les archives et relevés statistiques de l'époque, marie son fils Jean à N. Piron des seigneurs de Baelen, parente de Lambertine Simonis. Les alliances entre les Biolley et les Simonis (et entre les Simonis et les Grand'Ry également fabricants de draps) seront nombreuses au cours des générations et les liens de parenté de plus en plus resserrés.

Il n'est pas possible de déterminer quelle fut la part du sentiment dans ces mariages et rien ne permet d'affirmer qu'elle fut négligeable, mais il est certain que des stratégies familiales ont joué un rôle important. Elles ont d'abord permis d'assurer l'autofinancement des investissements, en particulier dans la phase de révolution industrielle proprement dite. Elles visaient aussi à maintenir la cohérence d'une oligarchie qui s'était assurée la puissance industrielle et commerciale, la fortune et l'influence dans la cité.

Jusqu'au milieu du XIX^e siècle l'industrie verviétoise a autofinancé ses investissements. Dans la phase initiale ce ne fut pas un problème majeur. Ainsi, à partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle on observe un enrichissement important des drapiers verviétois qui permet une sortie de capitaux vers des placements autres que ceux de l'industrie. Jean de Biolley, vers les années 1790, abandonne peu à peu l'industrie pour devenir un rentier et placer ses capitaux à intérêts⁴⁹. Il est frappant de constater qu'avant la révolution industrielle les valeurs des fabriques sont assez faibles en comparaison des totaux des fortunes⁵⁰ (on a d'ailleurs observé le même phénomène dans les manufactures de coton à Gand).

La révolution industrielle change la situation et exige des investissements de plus en plus importants. Les banques d'investissement n'existent pas et le financement n'a pu se faire que parce que les fabricants verviétois possédaient en général des fortunes très élevées et des capitaux « *formés grâce au travail patient des générations*⁵¹ » et maintenus dans les familles par le jeu des alliances. « *La draperie verviétoise introduisit, à elle seule, la filature mécanique, les tondeuses, les machines à lainer. Dotés de capitaux, les drapiers verviétois, ne tenant pas à se charger de dettes, ne recoururent pas au Fonds (de l'Industrie Nationale)* ». ⁵²

49 LEBRUN (1948), p. 394.

50 A la même époque, la valeur des fabriques représente 4,5% de la fortune totale de Simonis . Cf LEBRUN (1948), p.375.

51 LEWINSKI, J.S. L'évolution industrielle de la Belgique, Bruxelles, Leipzig, 1911, p. 128. Cité par VAN NECK (1979), p. 730.

52 DEMOULIN, R. : Guillaume Ier et la transformation économique des provinces belges, Liège, 1938, p. 165.Cité par VAN NECK (1979), p. 730.

Compte tenu de l'ampleur des profits réalisés grâce à la hausse des prix et à des coûts salariaux très bas, le cliché de l'entrepreneur capitaliste accumulant pour investir dans son affaire la totalité de ses profits ne se vérifie toutefois pas. Les travaux d'histoire quantitative menés à l'Université de Liège permettent d'estimer que l'investissement brut au cours de la révolution industrielle n'a pas du dépasser 2% du PIB alors que la plus value capitaliste a représenté sur la période le double du coût de la révolution industrielle⁵³.

L'interpénétration étroite de l'entreprise et de la famille ne s'explique donc pas uniquement par une logique d'accumulation d'épargne en vue de l'autofinancement mais aussi par une valeur dominante apparue dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. P. Lebrun l'appelle, faute de meilleure dénomination, le « mérite »⁵⁴. Il s'agit d'une valeur intégrante pour les entrepreneurs. Elle peut se définir comme la recherche d'une « compétence efficace », c'est-à-dire la maîtrise et la mise en œuvre de connaissances techniques et économiques orientées vers un certain type d'activités, couronnée par le succès commercial et financier et la reconnaissance de la société. Le maintien et l'approfondissement de cette compétence se transmettent de génération en génération, presque par initiation, à l'intérieur d'un groupe qui renforce ses liens familiaux pour s'en assurer la maîtrise. La circulation des idées, les voyages chez les relations d'affaires, la proximité du pouvoir sont facilités par des structures familiales qui rassemblent des individus qui partagent cette même valeur.

Une vision internationale, cosmopolite

La mobilité, tant physique qu'intellectuelle, est une caractéristique tout à fait essentielle des entrepreneurs de la révolution industrielle : « *Le cosmopolitisme traditionnel des classes supérieures explique sans doute la sensibilité de quelques-uns aux innovations* »⁵⁵.

Cette qualité se retrouve, de façon presque génétique chez les Biolley. François de Sales Alexis et Jean, qui quittèrent Sallanches et s'établirent à Verviers, et qui développèrent des activités dans de nombreuses régions d'Europe, en sont un exemple frappant. Ensuite, toute l'histoire des Biolley de la période de la révolution industrielle est remplie de voyages, d'aller et retours entre leurs divers établissements, de séjours dans les villes d'Europe où se concluent les marchés et s'échangent les idées. Nuremberg, Augsburg, Prague, Brunswick et Hamburg sont des lieux où ils résident régulièrement et se retrouvent en famille ou avec d'autres industriels. Ils ont bien sûr des contacts avec toutes les places commerciales importantes. Surtout, leur correspondance le montre, ils font preuve d'une curiosité intellectuelle qui les amène à se mettre en rapport avec les ingénieurs et techniciens de leur temps où qu'ils soient, à les faire venir travailler chez eux sans se préoccuper des barrières de nationalités.

53 Cf. LEBRUN (1981)

54 Le concept est développé dans LEBRUN (1981), quasiment sous forme d'essai.

55 BRUWIER (1981).

Ils se tiennent au courant des expériences et des progrès techniques en Angleterre et n'hésitent pas, quand ils pensent les avoir trouvés, à faire venir travailler chez eux les meilleurs ingénieurs. Ils sont critiqués, notamment lorsque les premières machines construites pour eux par William Cockerill et ses fils présentent d'importants défaut de fonctionnement, et on leur reproche alors d'avoir recruté des étrangers, anglais de surcroît.⁵⁶



Figure 6: Etiquette de la firme F. Biolley et Fils à Verviers⁵⁷

Ces critiques sont l'exception. Etrangers eux-mêmes ils sont bien accueillis : Jean, arrivé en 1725, est nommé bourgmestre de Verviers en 1742, malgré la législation bloquant l'accès des étrangers à ce type de fonction. Très vite ils deviennent des notables dans une ville qui reconnut facilement la valeur des services que leur présence procurait et qui était elle-même assez ouverte de par sa nature de terre de refuge et « pays de par delà » aux confins de la monarchie des Habsbourg, des régimes français successifs (monarchie, république, empire) et des Provinces Unies.

Le cosmopolitisme certain s'accompagne d'un enracinement de plus en plus profond à Verviers où sont les établissements industriels et le cœur de la puissance de la famille. Lors de l'arrivée des français en 1794 il y eut un important mouvement d'émigration dans les classes supérieures. Le retour toutefois fut assez rapide comme l'attestent les registres communaux : Fr. X. Simonis rentre le 29 prairial an III (14 mai 1795)⁵⁸, Fr. de Sales Biolley et ses enfants, le 18 thermidor.

⁵⁶ Cf. PASLEAU (1992). A cette époque Verviers fait partie des départements conquis depuis le 1 octobre 1795 par la République française.

⁵⁷ Date inconnue mais postérieure à 1811.

⁵⁸ Archives Communales de Verviers (archives anciennes), farde 113, reg. XIX, p. 152

La famille Simonis et J.Fr. Biolley⁵⁹, le 19 thermidor. Certains membres de la famille Simonis, ainsi que J.Fr. Biolley, obtiennent cependant l'autorisation de rester à l'étranger pour y traiter des affaires. La veuve de J.J. Simonis, qui dirige l'entreprise, peut demeurer à Brünswick où elle soigne ses rhumatismes ; elle ne rentrera à Verviers qu'en vendémiaire an IV.⁶⁰

Cette focalisation des Biolley sur Verviers se traduira tout au long de leur présence par une participation active à la vie de la cité.

La prise de responsabilités publiques et la perception des enjeux sociaux

Le poids économique et social des Biolley à Verviers se traduit par l'importance de leurs contributions aux ressources financières de la ville . La liste du 17 juillet 1808⁶¹ des cent citoyens les plus imposés de Verviers les fait apparaître dans les premières places.

Montant des contributions payées				Total	Rang sur 100
	Foncière	Mobilières et somptuaire	Patente		
J.Fr. Biolley, fabricant	449	565	199	1 214	2
Fr. Biolley, fabricant	275	199	133	578	7

Selon l'état des fortunes verviétoises établi à partir des actes notariés de partage, la fortune de Jean-François Biolley s'établit comme suit⁶² :

Une maison, rue des Raines....	fl 36 000
Deux maisons, rue du Moulin	fl 28 000
Maisons diverses	fl
24 930	
Cinq fermes	fl
73 700	
Capitaux	fl
322 093	
Mobilier et numéraire	fl 77 853
Total	fl 562 576

59 Archives Communales de Verviers (archives anciennes), farde 113, reg. XIX, p. 327

60 Archives Communales de Verviers (archives anciennes), reg. XIX, p. 424 ; reg. XX. P. 305 ; reg. XXI p. 95, 106, 140-146. Les références des notes 52 à 54 sont tirée de LEBRUN (1948), p. 110.

61 Archives de l'Etat à Liège, Fonds Français, liasse 153 : liste des cent citoyens les plus imposés de Verviers, 17 juillet 1808. Cité par LEBRUN (1948), p. 470.

62 Notaire H.J. Detrootz, 25 juin 1811. C'est la plus grosse fortune de Verviers avec celle de Jacques Joseph Simonis estimée le 10 août 1806 à 4 600 000 francs. Cité par LEBRUN (1948), p.

C'est la plus grosse fortune de Verviers avec celle de Jacques Joseph Simonis estimée le 10 août 1806 à 4 600 000 francs (faute de données sur le taux de change du florin par rapport au franc à l'époque il n'est pas possible de les départager).

Cette importance économique est allée, fort logiquement dans un système où l'argent et le pouvoir étaient intimement liés, de pair avec la prise de responsabilités publiques. La liste des bourgmestres de Verviers entre 1742 et 1800 ne contient pas moins de 10 références de participation d'un Biolley à cette fonction (cf. encadré n° 4). Plus tard, sous le régime belge, Raymond de Biolley, entrepreneur considérable et fin politique, fut sénateur et assumait un rôle public important. Il fut pressenti deux fois pour le poste de ministre des finances. Il reçut en 1843 le titre de vicomte à l'initiative personnelle du roi Léopold I.

L'occupation de ces hautes positions publiques s'inscrivait dans une logique de pouvoir et d'influence de la famille mais elle reflétait aussi une reconnaissance par ses concitoyens de son importance et de sa réussite économique.

***Encadré 4 : Liste des Biolley bourgmestres de Verviers sous l'ancien régime
et le régime français⁶³***

1742 Les mêmes, puis MAIGRET Jacques-Antoine et **BIOLLEY Jean-François**, 24 août

...

1760 :

Ainsi se termine la suite régulière de la liste de DETROOZ, qui ajoute : « *A cette année, le consulat fut pour ainsi dire concentré entre peu de familles qui se faisaient le plus souvent continuer par le Prince dans la régence et se supplantaient l'une l'autre. Joseph ZINCK, les FION y furent ainsi plusieurs années.* » Ceux-ci étaient les chefs de l'une des deux tendances politiques divisant la ville. L'autre était composée de SIMONIS, des **BIOLLEY d'AUSBOURG**, des COLLET et des CORNET, tous proches parents.

1760 **BIOLLEY Jean-François** – SIMONIS Jacques-Joseph, 3 septembre

...

1764 **BIOLLEY Jean-Hubert, dit d'AUGSBOURG** – DE THIER Servais, 29 août

1765 SIMONIS Jacques-Joseph – de **BIOLLEY Jean-François**, 29 août

...

1768 DE THIER Servais – **BIOLLEY Pierre-Hubert**

...

1771 NIZET Toussaint-Joseph – **BIOLLEY Jean-François d'Ausbourg**, 31 août

...

1789 FION Jean-Joseph – de **BIOLLEY Thomas** et PIRONS Joseph

1791 Le 12 janvier, restauration de l'ancien régime. Le 19 janvier, restauration de l'ancienne magistrature, les Bourgmestres-Régentes : J.B. CORNET et P.J. de MALEMPRE sont réintégrés officiellement le 29 janvier 1791. Le 1^{er} septembre : **BIOLLEY Jean-François** – GODART Mathieu-Renatte.

...

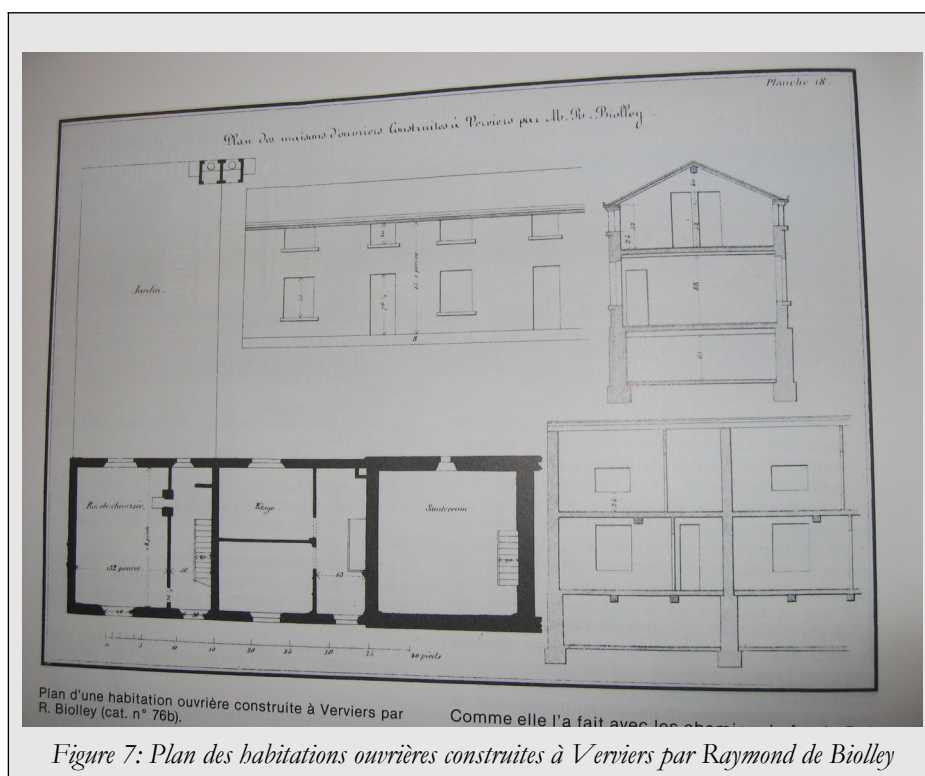
(1795 Incorporation définitive des pays de Liège à la République Française)

...

1800 Le 1^{er} avril, J.D.D. GRAYET est nommé maire. Le 2 juillet : Pierre DAVID est nommé maire (du 16 novembre 1800 jusqu'en février 1801) ; pendant l'absence de DAVID, **J-François BIOLLEY** est nommé maire par intérim.

63 Source : site internet de la ville de Verviers (basé partiellement sur : M.de Trooz : *Histoire du Marquisat de Franchimont*): http://www.verviers.be/tourisme/canevas/Chap01_Pages/personnalites/09/bourgmestres.doc

L'accumulation de pouvoir et de la fortune n'a pas effacé le sens des responsabilités sociales. A une époque où les conditions de travail étaient très dures et les conditions de vie des classes laborieuses misérables, les entrepreneurs Biolley avaient un sens aigu de la responsabilité vis-à-vis de leurs ouvriers et cela faisait partie de l'ensemble des valeurs qui étaient transmises d'une génération à l'autre.



Raymond de Biolley, influencé par l'attitude d'une partie du patronat anglais, fit construire entre 1833 et 1840, un ensemble de maisons qui constituèrent la première véritable cité ouvrière⁶⁴. Les habitations, cf. figure 7, avaient une façade de 6m et une profondeur de 6m50 et comportaient un rez-de-chaussée, un étage, une cave et un jardin. Elles étaient louées à un prix extrêmement modique à leurs occupants qui pouvaient en devenir acquéreurs moyennant une faible redevance.

Comment cela s'est-il terminé ?

Le caractère exclusivement familial du groupe industriel constitué au fil des générations a été à la fois sa force et la cause de sa fin. Cette structure ne favorisait pas la séparation du capital et du management qui aurait été possible avec la société anonyme ou la commandite. Ici les entrepreneurs possédaient l'intégralité du capital. Lorsque, par le hasard des décès, il n'y eut plus d'héritiers en âge d'assumer le management, la firme cessa d'être viable.

La situation est magistralement décrite par P. Lebrun : « *Un autre roman balzacien pourrait être écrit sur la maison Biolley et fils, dirigée de main de maître par une femme, Marie-Anne Simonis (1756-1831), sœur d'Iwan, épouse de Jean-François Biolley (1755-1822) et belle-sœur de François de Sales Biolley (1751-1826), puis par son neveu Raymond (1789-1846) fils de François de Sales et époux d'Isabelle Simonis (1799-1865), fille d'Iwan et également nièce de Marie-Anne Simonis. Le capital d'environ 2.000.000 francs en 1831 est passé à 7.000.000 en 1846⁶⁵. Le fils aîné de Raymond, Jean-Henri dit Iwan, Biolley (1818-1854), rassemble provisoirement les responsabilités en épousant sa cousine germaine Marie-Anne Isabelle Biolley (1828-1884) fille de Edouard (1790-1850), second fils de François de Sales. Mais il meurt jeune à Paris. Ni sa mère, la femme de Raymond, ni son épouse, qui entre en religion, ne sont des natures, de ces grandes femmes d'affaires verviétoises, au moins les égales des hommes. La firme ne peut plus compter que sur deux fils de 17 et 10 ans – les deux fils du second mariage d'Edouard sont encore plus jeunes : 13 ans et 4 ans – et quatre filles mariées ou qui se marieront à des nobles, étrangers à Verviers et à son industrie. Pas de fils, pas de veuves énergiques, pas de neveux, pas de beaux-fils, c'est le vide. L'affaire périlitera, les capitaux normalement laissés dans la firme par les enfants seront réclamés par ceux-ci, on liquidera vingt ans plus tard »⁶⁶.*

Conclusion

A travers cette compilation de travaux divers sur la révolution industrielle j'ai trouvé fascinant d'essayer de comprendre pourquoi et comment nos aïeux avaient pris des initiatives et entrepris des actions qui allaient en faire des acteurs essentiels d'un moment pivot de l'histoire. La révolution industrielle est la résultante d'une multitude de forces qui ont convergé pour la rendre possible en certains points de la planète. Parmi les éléments explicatifs, le rôle de personnalités marquantes a été déterminant. Le fait remarquable dans le cas présent est qu'il ne s'agit pas uniquement de l'action de quelques individus mais bien de familles entières agissant au travers des générations successives. Les Biolley (et les Simonis qui, bien que distincts, ne peuvent pas être considérés séparément dans cette histoire) depuis François de Sales Alexis et Jean partis de Sallanches jusqu'à Raymond, puissant, riche et reconnu, ont construit une structure familiale qui a magnifié les potentialités de chacun d'eux. Ils ont développé et encouragé au sein de la famille des qualités d'initiative, d'ardeur au travail, de curiosité et d'ouverture sur le progrès, de sens de leurs responsabilités civiques et sociales.

Nous vivons actuellement dans un monde qui fait face à d'autres défis dans un autre contexte, mais il me semble que cette histoire nous interpelle dans la mesure où elle illustre la force de la famille pour transmettre des valeurs et des idéaux. Nous avons la chance que cela fasse partie de notre héritage et il nous appartient de le léguer à notre tour.

65 A titre tout à fait indicatif, sur base de l'évolution des prix de détail, 1 million de francs de 1830 correspond approximativement à 5,4 millions d'euros de 2005.

66 LEBRUN (1948), p. 220.

Sources bibliographiques

- BORREL, Yves, CART, René et PERINET, Marie-Paule (2000) : *La collégiale Saint-Jacques. Des origines à nos jours*. Guides du Patrimoine des Pays de Savoie, Office du Tourisme de Sallanches.
- BRUWIER, Marinette (1981) : *L'industrie avant la révolution industrielle : une proto-industrialisation ?* dans *L'industrie en Belgique. Deux siècles d'évolution 1780-1980*, Crédit Communal de Belgique et Société Nationale du Crédit à l'Industrie, Bruxelles.
- COOMANS DE BRACHÈNE, Oscar (1952) : *Tables ascendantes ou Quartiers Généalogiques des Familles de la Noblesse Belge*, tome II, Imprimerie Anneessens, Ninove.
- CRÉDIT COMMUNAL ET SOCIÉTÉ NATIONALE DE CRÉDIT À L'INDUSTRIE (1980) : *L'industrie en Belgique. Deux siècles d'évolution 1780-1980*, Catalogue de l'exposition organisée par les deux institutions.
- Dewalque, G. (1868) : Notice Raymond de Biolley dans la *Biographie Nationale*, II, Bruxelles, col. 436-440.
- GOETHALS, Félix-Victor (1845), *Dictionnaire Généalogique et Héraldique des Familles Nobles du Royaume de Belgique*. Imprimerie de Polack-Duvivier, Bruxelles.
- G.-X. C. (non daté), *De la « Ferme Biolley » à « Maison-Bois », naissance et développement d'une exploitation agricole ensivaloise*. (Texte dactylographié non daté, mais postérieur à 1980, transmis par Marc Simonis)
- LEBRUN, Pierre (1948): *L'industrie de la laine à Verviers pendant le XVIIIe et le début du XIXe siècle. Contribution à l'étude des origines de la révolution industrielle*, Faculté de Philosophie et Lettres à Liège.
- LEBRUN, Pierre (1960) : *Croissance et industrialisation. L'expérience de l'industrie drapière verviétoise 1750-1850*, dans *Première conférence internationale d'histoire économique*, Stockholm, p. 531-568.
- LEBRUN Pierre (1981) : *La révolution industrielle* dans *L'industrie en Belgique. Deux siècles d'évolution 1780-1980*. Crédit Communal de Belgique et Société Nationale de Crédit à l'Investissement, Bruxelles.
- LEBRUN, Pierre, BRUWIER, Marinette, DHONT, Jan, HANSOTTE, Georges (1981) : *Essai sur la révolution industrielle en Belgique 1770-1847*, 2^e édition, Bruxelles, Palais des Académies.
- LEBRUN, Yvan (non daté): *Les Ducs d'Arenberg et Champlon-Famenne*, Weyrich Edition & Communication.
- MENDELS, F. (1972): *Protoindustrialisation, the first phase of the industrialisation process*, dans *Journal of Economic History*.
- MOULIN, L. (1980): *Ces Belges reflète de la Belgique*, Editions Elsevier, Bruxelles.
- PASLEAU, Suzy (1992) : *John Cockerill, itinéraire d'un géant industriel*, Editions du Perron, Liège.
- POPLIMONT, Ch. (1865) : *Biographies Nationales. La noblesse belge*. Imprimerie de A. Labour & Cie, Bruxelles.
- VAN DER HERTEN, Bart, ORIS, Michel, ROEGIER, Jan (eds) : *La Belgique Industrielle en 1850. Deux cents images d'un monde nouveau*, MIM et Crédit Communal (non daté).
- VAN HOUTTE, J.A. (1977) : *An Economic History of the Low Countries 800-1800*, Weidenfeld and Nicholson, London.
- VAN NECK, Anne (1979): *Les débuts de la machine à vapeur dans l'industrie belge 1800-1850*, Histoire Quantitative et Développement de la Belgique, t.II.2, Bruxelles, Palais des Académies, 898 p.

